

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couvertures restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DEUX DUCHESSES

PREMIERE PARTIE — L'AMOUR... OU LA VIE!

III—IRMA, LA MÈRE DES NÈGRES

—Eh bien, il ramassa mes cheveux sur ma tête, la couvrit et l'entoura de l'étoffe de son vêtement, cachant ainsi ma chevelure et tout mon visage ; me saisit dans ses bras et, me protégeant de son corps à demi nu, il s'élança à travers les flammes d'un bond prodigieux, et se trouva dans le jardin, hors de portée, sans que j'eusse senti autre chose que l'haleine effrayante de la fournaise que nous venions de traverser. Je m'étais évanouie d nouveau.

Cuchillo écoutait, haletant, ce récit dramatique, oubliant tout, revenu au passé, ne songeant qu'aux périls de cette adorable femme, pour laquelle il avait ressenti jadis une si violente passion.

Seul, il n'avait le droit ni de l'accuser, ni de la juger, quels que fussent ses torts, ses faiblesses, ses emportements ou ses égoïsmes farouches.

Tout cela ne s'était-il pas fondu dans l'amour qu'elle lui portait et dont elle ne lui avait montré que les côtés séduisants ?

—Continue ! continue ! lui dit-il d'une voix émue.

—Lorsque je revins à moi, j'étais dans une chambre incon nue ; non pas seulement pauvre, mais sordide, étendue sur un lit de sangle.

Près de moi, une vieille négresse, que je n'avais jamais vue, préparait une potion dont elle me fit boire quelques gouttes,

aussitôt qu'elle s'aperçut que l'évanouissement avait cessé. Je ne sais ce qu'il y avait dans ce cordial ; l'effet fut immédiat et prodigieux.

Il me fit courir dans les veines une sensation de bien-être et me rendit toutes mes forces et la plénitude de mes facultés. Je

me soulevai sur mon séant.

—Où suis-je ? demandai-je.

—Tu es chez Irma, me répondit la vieille négresse.

—Qui ça, Irma ?

—C'est moi, la « mère des noirs. »

Je compris aussitôt.

Tu sais que la Plata n'est pas très-éloignée du Brésil, où existe l'esclavage. Il arrive donc, quelquefois, que les nègres, s'échappant des plantations, peuvent gagner la République Argentine, où ils sont hors de portée des réclamations et des vengeances de leurs maîtres.

Mais ils ne parviennent à Buenos Ayres qu'au prix des plus oru elles fatigues et des périls les plus grands, épuisés, sans ressources, presque mourants.

C'est alors qu'ils se rendent chez Irma, la « mère des noirs, » ancienne esclave elle-même, qui tient une sorte de maison de refuge, connue de tous les esclaves du

Brésil, et entretenue par une espèce de franc-maçonnerie dont il font tous partie.

Là, ils se reposent ; là, ils se cachent, car le gouvernement Argentin n'aime pas trop à recevoir les esclaves marrons, de qui pourrait se brouiller avec le Brésil.

Ils restent chez Irma, pendant le temps nécessaire. Lorsque



En le reconnaissant, elle poussa un cri étouffé et fit instinctivement le mouvement de refermer la porte....

leur fuite est oubliée, leur trace perdue, ils vont dans quelque province éloignée, où ils trouvent le moyen de gagner leur vie.

Mono en m'élevant, à travers le feu, sans s'inquiéter d'appeler au secours, avait instinctivement couru chez la « mère des noirs, » pour m'y mettre à l'abri, ayant confiance dans les secrets médicinaux de la vieille Irma, pour me guérir, si l'émotion ou quelque blessure menaçait ma vie, certain que j'y serais reçue, soignée et entourée de plus d'attention sur sa recommandation que partout ailleurs.

De plus, ayant assisté à la scène entre mon mari et moi il voulait, avant tout, me trouver un abri sûr, où je fusse hors de portée de sa vengeance, s'il apprenait que je n'avais pas succombé.

Ce fut cette idée de Mono, qui a décidé de mes résolutions ultérieures, et m'a permis d'adopter le plan que j'ai suivi ensuite, et qui t'a fait croire, ainsi qu'à tout le monde, à ma mort.

Je connaissais donc l'existence d'Irma, sans savoir où elle demeurait ; car c'est un secret gardé par les nègres, et je devinai immédiatement pourquoi on m'y avait conduite.

—Où est Mono ? demandai-je aussitôt.

—Dans la pièce à côté. Il panse ses blessures, me répondit la vieille négresse.

—Est-ce qu'elles sont graves ?

—Elles ne mettent pas sa vie en danger, et mon onguent les guérira, en peu de jours. Mais il a deux larges brûlures aux deux bras, et ses pieds ont été, en partie, grillés.

Tu sais, en effet, que la plupart des noirs ne portent point de chaussures ; et, en traversant le brasier, il avait dû marcher dans la flamme, et sur de véritables tisons.

Quant à moi, grâce à sa précaution, j'étais saine et sauve, et la petite brûlure de la jambe n'offrait aucune gravité non plus que les deux blessures à la poitrine, qui ne devaient laisser qu'une trace presque invisible, de la largeur d'un centimètre au plus.

IV

COMMENT LA MARIQUITA DEVINT DOLORÈS

—Je commence à entrevoir ce qui s'est passé, interrompit Ouchillo, l'air préoccupé.

—C'est, en effet, extrêmement simple...

Pendant que Mono m'emportait évanouie, le feu avait continué son œuvre de destruction, encore avivé par le vent de la Pampa qui commençait à souffler, et qui, le lendemain, devint une véritable tempête.

L'alarme n'ayant point été donnée, on ne s'aperçut de l'incendie qu'alors que l'habitation, toute en flammes, ne pouvait plus être préservée, et qu'il était impossible même d'y pénétrer.

On ignorait mon sauvetage.

On savait que j'étais rentrée chez moi, après le théâtre, on crut et l'on devait croire que j'y étais demeurée et que j'y avais péri.

Au matin, il ne restait qu'un monceau de cendres du joli petit chalet que je m'étais fait élever, et qui était l'une des curiosités de Buenos-Ayres.

Comme je me gardai bien de donner de mes nouvelles, acheva Mariquita, ma mort devint un fait officiel.

—Mais où étaient donc les femmes ?

—Les deux femmes qui me servaient étaient heureusement absentes.

Tu te rappelles que cela se passait au moment du carnaval.

En rentrant, je leur avais donné congé pour la nuit. Elles étaient allés dans un bal masqué de nègres, de chinois et de gens

de maison, et elles dansaient des « habaneras, » pendant les événements qui s'accomplissaient chez moi.

Elles ne surent l'incendie qu'au matin, lorsqu'elles voulurent rentrer.

Elles me plourèrent, comme tous ceux qui m'avaient connu.

—Il y a une chose que je ne m'explique point, interrompit Ouchillo ; c'est la présence de Mono.

Je ne te connaissais point de serviteur... Je ne l'avais jamais vu.

—C'est que je le cachais.

—Pourquoi cela ?

—C'est un ancien esclave.

Il a quitté le Brésil, après avoir poignardé son maître, qui avait fait périro sous les mauvais traitements sa bien aimée, une jeune négresse, que Mono adorait.

—Eh bien ?

—Eh bien, c'est moi qui ai favorisé sa fuite, qui l'ai emmené avec moi, en le cachant, lorsque je quittai le Brésil.

Tu te rappelles que j'ai joué, à Rio Janeiro, pendant toute une saison ?

—Oui, sans doute...

—Or, j'avais gardé l'intention de retourner au Brésil, où j'avais eu de grands succès et récolté beaucoup d'argent...

Mais, si l'on avait su la part que j'avais prise à la fuite de Mono ; si l'on avait su que j'avais aidé à échapper à la vengeance des lois, non seulement un esclave marron, mais encore un esclave rebelle et assassin de son maître, tout retour au Brésil m'eût été impossible.

La population m'aurait lapidée.

Je cachais, donc, de mon mieux, ce pauvre Mono, dont je désirais qu'on ignorât l'existence et surtout la présence chez moi.

Tu vois que bien m'en a pris, et qu'une bonne action est quelquefois récompensée.

Sans cela, je périssais... et tout était fini.

Elle sourit.

—Heureusement, Mono était là ; Mono qui s'était attaché à moi par reconnaissance ; Mono que j'avais connu, parce qu'il faisait souvent auprès de moi les commissions de son maître, un de mes chauds admirateurs... que j'exécrais ; Mono qui eût donné, et qui donnera encore sa vie pour moi.

N'est-ce pas vrai ? ajouta-t-elle, en s'adressant au nègre.

—Si, maîtresse, tu le sais ! répliqua doucement celui qu'elle interrogeait.

—Donc, poursuivit elle, je vivais et l'on me croyait morte ; mais je vivais pleine de rage et de soif de vengeance contre celui qui avait tenté de me faire périr d'une façon si épouvantable, qui venait de me ruiner, et dont le retour et les exigences... amoureuses m'avaient si brusquement surprises.

Par Irma, j'étais au courant de ce qui se passait et de ce qui se disait au sujet de l'événement.

J'appris ainsi, que Paul de Kandos, après l'incendie, avait disparu, et que personne ne savait qu'il en fût l'autour, ne le soupçonnait, ne connaissait même son existence.

J'étais fort hésitante.

Je n'avais pas encore de plan bien défini.

Je laissai croire à ma mort, avec l'arrière pensée vague, que cela me servirait, et que cela était plus prudent, tant que j'ignorerais où se trouvait le marquis, mon mari.

Je voulais, avant tout, échapper à quelque nouvel acte de violence de sa part, ou à des obsessions qui m'étaient odieuses.

Puis, je m'aperçus tout à coup que j'avais perdu la voix.

—Oui, tu me l'as déjà dit... C'est donc vrai ?

—Hélas ! ce n'est que trop vrai, répondit Mariquita avec un accent de colère et d'amertume ; oui, ma carrière d'artiste était brisée...

Je ne chanterai plus... plus jamais !

Adieu les ivresses et les triomphes de la scène, Adieu cette vie à grandes guides, à laquelle j'étais habituée, pour laquelle j'étais née. Adieu la fortune ! Adieu le public enthousiaste ! L'émotion m'avait été...

—Mais cela ne peut-il se guérir ?

—Non. J'ai consulté, j'ai essayé de tout, suivi tous les traitements. Mariquita vit, mais le rossignol est mort.

Il n'y a plus de cantatrice.

—Pauvre Mariquita !

—Sur le premier moment, je crus que ce n'était qu'un accident passager... et je ne le regretterai pas trop... au contraire.

Depuis longtemps, je rêvais de vivre toute à toi, ou, du moins, avec toi toujours près de moi.

Tu n'avais jamais voulu.

Ma fortune, mes triomphes, mon état de courtisane, disais-tu, t'effrayaient. Tu te refusais à être mon obligé...

Cuchillo fit un geste...

Oh ! tu avais raison ! s'écria-t-elle. Je le désirais, et, si tu avais accepté, je t'aurais méprisé.

Elle se mit à rire, en le regardant tendrement.

—Je suis ainsi faite, et je t'adorais de me résister et de rougir... un peu de moi.

Mais, à présent, j'étais pauvre, j'avais perdu mon gagne-pain. Le théâtre et les succès de toutes sortes m'échappaient.

Il ne restait que moi, moi toute seule.

Mon rêve me revint, plus doux et plus impérieux, à la fois. J'irai le trouver dans la Pampa ! me disais-je. Je lui orierai, en me jetant à son cou :

Me voilà ! Je n'ai plus que toi. Tu n'as pas voulu partager mes richesses et mes triomphes, je viens partager ta misère et ton obscurité.

—Tu voulais cela ?

—Oui, Cuchillo, je le voulais !

On n'ira pas me chercher là, pensais-je encore.

Je serai perdue dans le campo, et je pourrai y attendre, à l'aise, heureuse, le moment de la vengeance.

J'allais te faire prévenir, toi, toi seul, entends-tu bien, que je vivais, et combiner notre réunion secrète, quand, tout à coup, le bruit vint à moi qu'on avait trouvé ton cadavre auprès du corral !

Par Irma, par Mono, j'étais au courant de tout.

Le doute ne m'était pas possible.

Des gauchos avaient reconnu ton corps.

La description qu'on m'en dit était exacte...

Je crus que j'en mourrais de rage et de désespoir !

Cuchillo écoutait ces détails avec une émotion facile à comprendre, touché de cet amour, dont l'ardeur l'effrayait, ne sachant ce qu'il oserait lui dire tout à l'heure, quand sonnerait l'instant des explications définitives.

—On t'avait tué ! Qui t'avait tué !

La disparition de Louis Orlmont me le fit soupçonner immédiatement.

Mais sachant votre vie, à tous deux, et votre amitié, je ne m'expliquais pas ce qui avait pu le pousser à ce crime...

Quel intérêt y avait-il ?

Oh ! à présent... j'avais deux vengeances à poursuivre, et la mienne était celle qui me préoccupait le moins.

Mais pour te venger... il fallait savoir la vérité.

Cela me confirma, d'abord, dans mes résolutions de ne point révéler mon existence. Ainsi, j'étais plus libre, personne ne se défiait de moi.

Par Irma, par Mono, j'avais à ma disposition la meilleure des polices... tous les noirs de la République Argentine.

Tu sais combien ils sont habiles, discrets et dévoués, dans certaines circonstances. Les plus intelligents se mirent en mouvement, sans savoir qu'il s'agissait de moi et quelle volonté les guidait, simplement pour obéir à leur « mère ».

De la sorte, en peu de temps, j'appris ce que la police de Buenos-Ayres n'avait point découvert : à savoir, que le soir de l'incendie, un homme, que je reconnus à sa description, pour être Paul de Kandos, mon mari et mon assassin, s'était enfui dans le campo.

On y suivit sa trace.

On constata qu'un gaucho inconnu avait été vu, au corral, avec toi et Louis Orlmont.

Enfin, j'acqui la certitude que celui qui avait voulu ma mort, devait être celui qui t'avait frappé, de complicité peut être avec Louis Orlmont, puisque ces deux hommes avaient disparu ensemble.

Tout devint clair pour moi.

Paul a su que Cuchillo était mon amant, me dis-je ; tout le monde le savait, et il a voulu compléter sa vengeance.

Nos deux causes se confondaient.

J'avais à punir pour toi et pour moi... et c'était le même homme !

—En effet, murmura Cuchillo, l'erreur était inévitable.

—Pendant des mois, je fus sans nouvelles !

Qu'étaient devenus Louis Orlmont et Paul de Kandos ?

Disparus ! Impossible de retrouver leur trace.

Enfin, au bout de longtemps, j'appris que deux individus, semblables à ceux que je poursuivais, avaient été vus à bord d'un vaisseau, en rade de Rio-Janeiro, se dirigeant vers l'Europe...

—C'est bien cela, interrompit le faux duo.

—Mon plan fut établi aussitôt. Ma mort était acquise, officielle... Si bien acquise que j'étais déjà oubliée.

J'adoptai un faux nom, celui de Dolorès de Los Rios ; par l'entremise d'Irma, je me procurai de faux papiers, et je m'appretai à partir, à mon tour, à gagner l'Europe, décidée à frapper pour moi et pour toi.

—Mais comment vivais-tu, sans ressources ? Comment pouvais-tu faire les frais d'un pareil voyage, puis-que tu avais tout perdu ?... Cependant tu m'as dit que tu vendais tes anciens bijoux...

—Tout cela est vrai, quoique contradictoire en apparence.

Tu sais que je n'ai jamais eu d'esprit d'ordre. Ce que je gagnais, je le dépensais, me connaissant assez de valeur, de beauté et d'admirateurs pour ne point songer à l'avenir.

Le seul trésor que je possédasse, c'étaient des bijoux pour une somme considérable.

La plupart avaient disparu dans l'incendie. Mais quelques-uns, plus précieux, auxquels je tenais davantage, et que je ne mettais point, en ayant assez d'autres, étaient renfermés dans une petite cassette de fer.

Un jour, je ne sais comme cela se fit, j'avais eu un éclair de prudence. Je m'étais dit :

« Ce sera une poire pour la soif, » en cas de maladie ou de malheur.

Je les avait confiés à Mono, en lui disant que je voulais ignorer où ils étaient. Sans cela... on un autre jour de caprice, je les aurais repris et vendus, peut être, ou donnés pour satisfaire quelque fantaisie folle, comme il m'en passait tant par la tête.

— Eh bien ?

— Eh bien, Mono les avait déposés chez Irma où je les retrouvai.

C'est la seule idée raisonnable que j'aie eue en ma vie. Il y en avait pour trois cent mille francs environ.

C'est avec cela que j'ai vécu depuis deux ans ; mais je suis peu habituée à l'économie.

J'ai eu de grosses dépenses à faire pour suivre la piste du marquis ou plutôt la piste d'Amérique en Europe, puis en France, puis en Franche-Comté, puis à Paris... et c'est à peine s'il me reste une vingtaine de mille francs.

— Que serais-tu devenue, cet argent fini ?

— Oh ! peu m'importait ! Je voulais nous venger, et, la vengeance accomplie... je ne sais ce que j'aurais fait.

— Et c'est de cette sorte que tu es venue jusqu'à moi ?

— Oui, mais à la suite de circonstances bien étranges, et sans le meurtre de « Cocco la Tête de Mort, » par Louis Clermont, je ne t'aurais pas encore retrouvé.

Cuchillo bondit sur ces pieds.

— Quoi, tu sais... ce crime ! balbutia-t-il d'une voix étouffée.

— Evidemment, puisque c'est la connaissance de ce crime qui m'a conduite ici.

Cuchillo la regarda stupéfait.

V

MAI 1869

A cet instant, une terreur immense dominait tous les autres sentiments de Cuchillo.

Si la Portena connaissait l'auteur du meurtre accompli par Louis Clermont, d'autres aussi devaient le connaître...

Mais alors, on allait arrêter le misérable, et tout était perdu...

Ce fut une affreuse vision !

La mariquita s'aperçut de son émotion.

— Oh ! rassure-toi ! s'exclama-t-elle. Moi seule, je possède ce secret, et, si Louis Clermont n'a pas été arrêté, s'il a échappé à la police qui le poursuivait, sans laisser de trace ; s'il n'est point soupçonné, aujourd'hui, et s'il n'a rien à craindre, pas plus que toi, c'est à moi qu'il le doit.

— A toi ? demanda Cuchillo, au comble de la surprise.

— Oui, à moi ! ou plutôt à Mono !

Sachant que Clermont était avec le marquis, qui serait duc, aujourd'hui, s'il vivait, Mono a sauvé Clermont, afin que, par lui, je puisse arriver jusqu'à toi, et assouvir ma haine, sans mêler la justice à ce drame, où elle eût pris le rôle que je me réservais.

— Mono l'a sauvé... répéta le faux duc, et Louis Clermont ne m'en a rien dit !

— Il ignore.

— Est-ce possible ?

Le hasard a tout fait.

Nous étions à Paris, depuis deux mois, et, depuis dix mois, j'y cherchais en vain la trace du duc de Kardos. Étrangère, ne voulant pas me mettre trop en vue, et ne pouvant me renseigner

auprès de la police, cette recherche n'était point facile, je t'assure.

Enfin, il y a quelques jours, le soir, à la tombée de la nuit, Mono, qui battait la ville pour moi, rencontra Louis Clermont, déguisé en ouvrier, et le reconnut aussitôt, avec cette finesse d'instinct que possèdent les odres, en pareille circonstance.

Il le suivit prudemment jusqu'à la porte d'une maison de la rue des Trois-Couronnes, où ton ami pénétra.

Mono attendit patiemment, caché dans l'ombre.

Tout à coup, des décharges de revolver éclatèrent dans le silence.

Un rassemblement se forma.

Un concierge sort pour appeler la police, et mon fidèle serviteur se glisse à travers la foule, pénètre dans la maison.

Il aide à enfoncer une porte, et reconnaît le cadavre de Cocco, qu'il avait vu, plusieurs fois, à Buenos Ayres, en compagnie de Louis Clermont.

Ce dernier s'était enfui par les toits.

Il s'élançait à sa poursuite, pour éviter que d'autres le fassent à sa place, résolu à empêcher son arrestation, si cela dépendait de lui, afin que, par Clermont, je pusse savoir ce qu'était devenu le duc.

Il le suit à la piste, au risque de sa vie, et arrive dans une mansarde, où il ramasse la navaja que voici.

Elle montrait, en parlant ainsi, le couteau espagnol que Moro lui avait apporté, et avec lequel elle voulait poignarder l'homme qu'elle aimait.

— Le reconnais-tu ?

— Je reconnais ce couteau, dit Cuchillo.

— La chambre où il ramassa cette arme était dans le plus grand désordre, et dénotait partout le passage du meurtrier.

Mono s'engage dans l'escalier de la maison, constate que Louis Clermont s'est réfugié à l'étage au dessous, chez des gens inconnus qui le cachent...

— Ah ! je comprends ! fit Cuchillo. Il était...

— Chez sa femme, chez son fils ! Mme Lapierre et Gaston Lapierre !

— Tu sais donc tout ?

— Oui. Mais attends.

Au moment où la police envahissait la maison, pour une perquisition, Mono remonte, remet tout en place, dans la mansarde, efface toutes les traces du passage de Clermont...

— Alors, nul ne le soupçonne ?

— Nul au monde !

Cuchillo poussa un soupir de soulagement.

— Le lendemain matin, Mono me faisait part de sa découverte et me donnait tous ces détails.

Ah ! j'eus un éclair de joie profonde !

Clermont retrouvé, j'étais sûr de retrouver le duc, dont je le croyais complice.

— Mais tu ne savais où il était !

— Qu'importe ? Je savais qu'on l'avait caché ; et par ceux qui l'avaient caché, je saurais le reste.

Je pris donc distraitement mes informations.

Je sus que la personne qui lui avait donné asile, pendant qu'on faisait perquisition dans les greniers et dans les caves de la maison de la rue Oberkampf, s'appelait Mme Lapierre...

Je sus que Mme Lapierre n'était autre que Mme Orlmont ; que c'était la plus honnête femme du monde, et qu'elle cachait son nom d'épouse, — nom déshonoré par la vie et les condamnations de son mari.

Je la tenais, et, par elle, j'étais sûr de savoir ce que je voulais savoir.

Je la fis venir chez moi.. et je lui arrachai le reste.

C'est à dire que j'appris que Louis Clermont était l'intendant du duo de Kandos, demourait à Neuilly, et se faisait appeler M. Bernard.

Cuchillo écoutait, sombre et silencieux, maintenant, le front caché dans ses mains.

Il y eut un instant de silence.

Enfin il releva la tête.

—Et c'est alors que tu m'écrivis cette lettre qui me donnait le rendez vous...

—Qui nous a réunis, oui !

—Et tu crois que j'ai trempé dans ce meurtre de Vigot, dit Coco la Tête-Mort ?

—Dame !

—Oh ; Mariquita ! Pour qui me prends-tu donc ?

—Mais je ne te fais point de reproches .. je ne te b'âme point, je ne te juge pas...

Il avait, sans doute, surpris ton secret... Tu te défendais, voilà tout.

—Non, Mariquita. Non ! je ne suis point assassin, du moins, assassin volontaire. Et, aujourd'hui... moins que jamais.

Il frémit des pieds à la tête.

—J'ai trempé, deux fois, mes mains dans le sang. Mais la fatalité, ces deux fois-là, a fait de moi un meurtrier... sans que j'eusse prémédité, malgré moi...

Je suis bien assez infâme, sans cela, puisque j'ai accepté de profiter du sang versé... et de partager le bénéfice des crimes de Louis Clermont...

Il eut un geste de désespoir.

—Il est vrai, reprit-il, que Coco avait découvert ma trace et possédait mon secret.

A Buenos-Ayres, il était venu, au corral... pendant que Paul de Kandos y était...

Il l'y avait vu...

Il avait constaté... sans savoir son nom, sans rien connaître de lui... l'étrange ressemblance qui nous unissait...

Lorsqu'on ramassa son cadavre, couvert de mes vêtements, lorsqu'on fit l'enquête, il fut appelé à se prononcer sur l'identité du corps.

Tout le monde m'avait reconnu.

Lui, lui seul, il démêla la vérité, il flairait la substitution.

—Et il n'en dit rien ?

—Il s'en garda soigneusement. Il entrevoyait quelque secret terrible dont il comptait tirer parti.

Lui aussi, donc, il se mit à ma recherche, à la recherche de Louis Clermont. Il finit par nous découvrir. Ma tête et celle de Clermont étaient entre ses mains. D'un mot, il pouvait nous perdre, nous envoyer à l'échafaud.

—De l'argent, ou je parle ! nous dit-il.

—J'irai te le porter, répondit Clermont, et nous nous entendrons.

Ils prirent jour et heure pour régler cette affaire.

Moi, j'étais décidé à lui donner tout ce qu'il demanderait, dans la mesure du possible : à lui assurer une rente suffisante pour acheter son silence.

Louis Clermont paraissait de mon avis. Mais il nourrissait d'autres projets.

—Rofant, interrompit la Portens, il n'y a que les morts qui se taisent.

—C'est ce que m'a répondu Clermont, quand il revint, le crime accompli : car il était parti, résolu à en finir par la violence, si Vigot lui paraissait homme à pousser trop loin ses exigences, ou à nous trahir.

Que se passa-t-il entre ces deux hommes ? Je ne le sais pas.

Ils discutèrent longtemps.

Clermont tira son revolver pour l'effrayer, m'a-t-il assuré, car son intention n'était pas de le tuer, chez lui, ce jour-là.

L'autre, se voyant menacé, voulut frapper le premier.

Il manqua Clermont...

—Qui ne le manqua pas ! Je sais le reste, interrompit la Mariquita.

Eh bien, tout a tourné pour le mieux !

Tu es sauvé, définitivement sauvé, puisque le seul qui put te dénoncer ne parlera plus. Clermont ne te trahira jamais... et moi je t'aimerai toujours !

En disant ces mots, elle se leva pour se jeter dans les bras de Cuchillo.

Mais, tout à coup, elle s'arrêta, comme foudroyée sur place.

Ses yeux venaient de rencontrer un portrait de femme, placé contre le mur, au-dessus du bureau de travail du duo, et qu'elle n'avait point encore aperçu, ou regardé, dans le premier trouble et la première émotion de sa rencontre soudaine avec Cuchillo.

(A CONTINUER)

Commencé le 18 Mai 1887 — (No 386).

Le volume intitulé « Le Duo de Kandos » étant la première partie de ce feuilleton, nous le donnerons gratuitement à tout nouvel abonné d'une année.

LES FORÇATS DE L'AMOUR

DEUXIEME PARTIE — VENISE

X

—Ah ! je sais qui m'aidera ! s'écria-t-elle, et après, il verra si je l'aime le mieux !

Sans répondre à Marco Santi, elle replaça vivement son masque, courut à travers les détours de cette maison, qui lui étaient familiers, jusqu'à la porte d'eau, où l'attendait une gondole, dans laquelle elle se précipita en criant :

—A la Piazzetta !

A l'instant même où elle sortait, le vieillard rentra par l'autre porte.

—Ta maison est un honnête coup-gorge, maître fourbe, et la police te la paie sans doute pour y amener ses prosorits ?

—Je fais honnêtement mon métier, Eccellenza, et ce n'est pas de ma faute si les yeux d'une jolie femme seront éternellement du lard dans une souricière.

—M'écouteras-tu maintenant ?

—Eh ! eh !

Une demi-heure après cette scène, Mme Dandolo, qui se promenait sur la place avec Son Altesse le doge, masqué pour elle, se senti tirer par la manche, et une femme en proie à une vive émotion la supplia de l'écouter.

—Armand vient d'être arrêté par l'inquisition d'État, lui dit-elle bas et très-vite, comme complice du comte de Casanova, accusé d'un complot contre la République ; sauvez-le au nom du ciel !...

La femme disparut dans la foule, sans laisser le temps de la reconnaître.

Amaranthe se sentit frappée au cœur.

— Mon Dieu ! se dit-elle, c'est une horrible pensée, arrachez-la moi ; Andrea peut-il être coupable de cette trahison ?

Elle devint pâle, et s'appuyant sur le bras du doge :

— Monseigneur, excusez-moi, je vous en conjure, je crois que je vais mourir.

Le prince était bon, il aimait la comtesse ; il l'entraîna jusqu'à une chaise, sur laquelle elle se laissa tomber, et, comme il appelait au secours :

— Non, monseigneur, je vous en conjure, ne faites ni bruit ni esclandre, il faut que je parle à Votre Altesse : il y va de la vie ou de la mort.

XI

Le gouvernement de Venise était tout aristocratique ; cette république, mille fois plus autocratique que Louis XIV, exigeait de ses sujets plébéiens une soumission et un esclavage sans limite. Tout l'autorité reposait dans la main de la seigneurie, qui, il faut le dire, en abusait souvent.

Le chef de l'État était le doge, prince électif, tiré des familles patrioennes, et maître de ces vastes possessions pendant toute la durée de son mandat.

À côté de lui, au-dessus de lui se trouvait le Conseil des Dix, chargé de l'aider, de le diriger, de le conduire même, s'il s'écartait de la voie tracée, et de le déposer au besoin. Il en faisait toujours partie et le présidait de droit.

Ces autorités établies, connues de tous, n'étaient pas les plus redoutables.

Il existait un pouvoir occulte, ignoré, insaisissable, effrayant et sombre, auquel le doge lui-même était soumis, qui le jugeait en dernier ressort et dont l'omnipotence ne s'arrêtait à aucune limite : c'étaient les trois inquisiteurs d'État.

Le premier, nommé par le Conseil des Dix, était le seul connu. Il en choisissait un second dont le nom ne se révélait jamais ; ce lui-ci choisissait le troisième, et chacun ne connaissait qu'un de ses collègues.

Ils n'étaient donc responsables de rien vis-à-vis les uns des autres, siégeaient toujours masqués, et si, par hasard, ils se reconnaissaient à la voix ou à quelque signe extérieur, il leur était absolument interdit d'en rien laisser paraître, ni pendant la séance ni en dehors.

Les accusations étaient examinées par eux ; les prisonniers interrogés ; ils avaient droit de vie et de mort secrète sur tous les sujets de la République, sur le doge également, sans rendre compte à personne de leurs motifs.

Ce terrible tribunal siégeait dans une magnifique salle du palais, qu'on montre encore, et qui conduit par une galerie étroite et noire au pont des Soupirs, puis à l'escalier des cachots, si célèbres dans l'histoire des tyrannies humaines.

La crainte qu'inspirait l'inquisition, dont les affidés remplissaient Venise, n'était égale qu'à cette inquiétude de ne pas savoir ce que l'on craint.

À chaque instant, même dans l'intérieur d'une famille unie, ces trois spectres tout-puissants se dressaient et glaçaient la gaieté.

On n'était pas sûr même de ses pensées, on examinait jusqu'à son miroir.

Pourtant ce gouvernement tyrannique rendit Venise, pendant des siècles, l'État le plus florissant, le plus puissant d'Italie.

Ses flottes sillonnaient les mers, ses comptoirs étaient dans tous les coins du monde, et la « Sérénissime » République dominait encore dans les cours par sa diplomatie.

Le doge Manini, homme faible et irrésolu, tint malheureusement les rênes de l'État au moment où une main ferme eût été nécessaire. Il cédait volontiers à l'autorité mieux établie et plus sévère du Conseil des Dix : cependant il aimait à rendre service, et lorsqu'il en trouvait l'occasion, il ne la négligeait pas.

— Monseigneur, je vous en conjure, écoutez-moi, dit Amaranthe ; daignez vous asseoir ici, près de moi, et promettez d'avance de m'accorder ce que je vous demanderai.

— Vous savez, madame, que je suis heureux de vous obéir.

— Eh bien, monseigneur, on vient d'arrêter tout à l'heure, un Français, un de mes compatriotes, dont je répondrais à Votre Altesse, et on l'a mis en prison.

— Je vais le faire réclamer par l'ambassadeur de France, rien n'est plus facile. Pourquoi l'a-t-on arrêté ?

— Je l'ignore. C'est celui-là même à qui Votre Altesse a remis ce matin le prix des régates.

— Quoi ! ce beau jeune homme dont j'admire l'adresse et la force ! Et qu'a-t-il pu faire ?

— Il y a méprise probablement ; on l'a saisi au nom des inquisiteurs d'État.

Le visage du doge se rembrunit.

— Les inquisiteurs d'État ! c'est bien différent : alors, je ne puis rien, ma chère comtesse, ou du moins pas grand-chose.

— Quoi ! vous n'êtes pas le maître ? vous ne pouvez leur parler ? leur donner vos ordres ?

— Je ne les connais pas, je n'en connais qu'un seul. Votre mari serait peut-être en ceci plus puissant que moi. Il est peut-être un des trois juges.

— Mon mari ! oh non, non ! j'en suis sûre.

— Comment le sauriez-vous ? Ne serait-il pas engagé par ce qu'il y a de plus sacré, par les serments les plus terribles, à ne jamais révéler sa puissance, même à vous, même à son père, même à ses enfants ?

Madame Dandolo frissonna.

— Mon Dieu ! dit-elle, si c'était vrai ! Monseigneur, monseigneur, il est impossible que vous ne puissiez rien pour ce malheureux.

— Vous vous intéressez donc bien à lui ?

Et un sourire imperceptible ridait la lèvre du prince.

— Plus que je ne puis vous l'exprimer.

— Au fait, c'est un compatriote.

— C'est plus qu'un compatriote, c'est un ami.

— L'ami d'une jolie femme, lorsqu'il est tourné comme celui-là, est bien près de devenir autre chose.

— Monseigneur !

— Pas pour vous, madame, dont la vertu embaume à dix lieues à la ronde ; je sais qu'il n'est permis de vous faire une plaisanterie, pardonnez-moi.

— Songez, songez à mon pauvre prisonnier.

— Comment se nomme-t-il ?

— Armand de Nareil. Il était dans les gardes-du-corps du roi de France ; il en est sorti par des circonstances particulières ; on l'a envoyé dans les Indes, à l'île Bourbon, où une belle position lui a été ménagée. Il s'est enfui, à ce qu'il paraît, il est venu ici...

— Je comprends, répondit le doge.

Il se retourna vers un homme de sa suite qui se tenait à quelque distance, et lui ordonna de chercher dans toute la place,

au palais, où il lui, partout où on pourrait le rencontrer, et de faire venir MESSER GRANDE.

Messer Grande était le factotum de la République, le pivot sur lequel tout roulait dans Venise.

Cette charge, une des plus importantes de ce gouvernement singulier, avait de superbes prérogatives. Celui qui l'exerçait oubliait promptement son nom, il n'était plus connu que sous le nom de Messer Grande ; il parcourait Venise du matin au soir, souvent du soir au matin.

Les communications, les ordres passaient par lui : il devait tout voir et tout entendre. Chacun le connaissait, le saluait, allait au devant de lui.

Impassible comme le destin, il ne répondait pas, il n'accordait rien qu'après en avoir été déchargé : c'était réellement un homme de pierre.

On le rencontra promptement.

Le doge lui adressa plusieurs questions à voix basse, auxquelles il répondit de même. Puis, s'inclinant profondément, il disparut dans la direction du palais ducal.

—Un peu de patience, chère comtesse, dans quelques instants nous saurons ce qu'on peut savoir de votre protégé.

On n'attendit pas longtemps, en effet. Messer Grande reparut ; il se baissa vers le prince et lui rendit compte de sa mission.

—Comment ! déjà ? s'écria Manini.

—Oui, monseigneur, celui des inquisiteurs d'État qui a provoqué son arrestation a demandé une séance extraordinaire cette nuit.

Le doge lui parla plus bas encore.

—Je ne sais, on n'en a pas encore connaissance.

—C'est bien. Attendez quelques instants, je vous prie.

Son Altesse répéta à madame Dandolo ce que l'on venait de lui apprendre.

Armand était tout près d'être jugé ; ce soir-là même ; en un instant, les inquisiteurs d'État étaient rassemblés, et bientôt, sans doute, son sort serait décidé irrévocablement.

—Que faire, monseigneur, que faire ?

Elle se tortait les bras de désespoir.

—Pauvre comtesse ! vous ne savez pas quel ennemi redoutable est l'inquisition d'État ; vous ne savez pas qu'elle ne lâche point ses victimes. Je crains, je crains beaucoup que nous ne puissions rien obtenir. C'est cruel, mais je suis impuissant, hélas !

—Monseigneur, ne pourrais-je le voir ? demanda Amaranthe, qui réfléchissait le cœur palpitant.

—Le voir ?

—Avec votre ordre, accompagnée de Messer Grande. Oh ! je vous en supplie : je saurais au moins quelque chose.

—Non, non, c'est impossible ; mon autorité ne doit pas se heurter à celle des inquisiteurs ; en conscience, en conscience, je ne le puis pas.

—Eh bien ! il faut que je voie Andrea sur-le-champ. Adieu, monseigneur, et merçi. Je crois que vous avez fait tout ce que vous pouviez, et je vous remercie ; que Dieu vous le rende !

Madame Dandolo se leva, salua le doge, et avec une promptitude inaccoutumée, s'élança dans la foule, à la recherche de son mari, sans vouloir accepter ni aide ni secours.

—Suivez-le, Messer Grande, dit le doge, suivez Madame Dandolo, elle m'inquiète ; sa tête est perdue. Que va-t-elle faire ? Ah ! quand les femmes se mettent à être folles !...

—C'est la « furia francese », monseigneur, répliqua Messer Grande en s'inclinant.

Amaranthe s'était jetée à travers les obstacles et cherchait à découvrir le comte, qu'elle avait laissé avec sa sœur. Elle ne trouva ni l'un ni l'autre.

En vain elle interrogea les groupes, elle suivit du regard les bahutis ressemblant de loin ou de près à ceux qu'elle désirait si passionnément rencontrer : tout fut inutile.

Ils sont rentrés sans doute. Au palais, alors !

Sa gondole attendait à la Piazzetta. Elle y monta en courant, ordonnant qu'on la conduisit le plus vite possible chez elle. Il lui semblait qu'elle n'arriverait jamais.

Elle demanda si le comte était revenu, où était Aurora. Le comte était rentré ; il avait ramené mademoiselle de Sainte-Méme ; puis il était reparti seul, dans une gondole de louage, sans être suivi d'aucun de ses gens.

—Mon Dieu ! dit-elle, inspirez-moi ! Ma mère, vous qui me voyez de là-haut, que dois-je faire ? à qui m'adresser ?

Le comte était sorti sans rien dire, avec une sorte de mystère. Où était-il ? où le trouver maintenant ?

Un soupçon terrible, et qui ne lui était jamais venu, pesait sur son cœur comme un poids.

Dandolo serait-il au nombre de ces hommes, la terreur de Venise ? un inquisiteur d'État ! c'est-à-dire un oppresseur peut-être, un vengeur certainement.

Elle tremblait à cette idée, son sang se glaçait dans ses veines.

C'était lui qui, pour se défaire d'un rival imaginaire, avait employé le moyen si lâche d'une dénonciation. C'était lui encore qui, maintenant, demandait la tête de ce malheureux, coupable seulement d'un amour sans espérance.

Et le matin même il avait promis une confiance absolue, il avait feint de croire à ses paroles, et c'était afin de mieux la tromper, afin de mieux suivre sa victime.

C'était affreux !

Il fallait donc attendre, attendre longtemps sans doute et dans l'inaction, la plus cruelle des attentes !

Amaranthe essaya de prier ; les paroles ne venaient pas de ses lèvres, ses forces se concentraient dans la faculté d'écouter.

Et pendant cette nuit de carnaval, mille bruits se croisaient sur les canaux ; dans les rues mêmes les masques criaient, les gondoliers s'avertissaient ; à chaque instant de nouvelles bandes joyeuses passaient avec des instruments : c'étaient des rires, des plaisanteries, une vie de plaisir si affreuse au cœur qui souffre, à la malheureuse qui compte les minutes par ses larmes !

Vers trois heures du matin, une gondole arriva au palais. La comtesse se précipita à la fenêtre : le visiteur était déjà descendu.

Des pas pressés retentirent dans la galerie, la porte s'ouvrit avec fracas, la marquise parut.

—Eh bien ! dit-elle.

Ces deux femmes si différentes l'une de l'autre, agitées par le même sentiment, se comprenaient sans explications.

—Je ne suis rien : j'ai fait ce que j'ai pu, répondit la comtesse.

Elle devinait à l'instant même que cet avis donné par une voix amie, l'avait été par madame Bresca ; elle ne demanda même pas pourquoi ni comment.

—Que devenir ? continua celle-ci d'un ton désespéré.

—Je ne sais, je ne puis... j'ai imploré le doge, j'ai vu Messer Grande : tous se récusent, tous sont impuissants.

—Eh bien ! allons ensemble au palais, et tâchons de les voir ; nous en rattrapons, si vous le voulez.

— Entrer au palais du doge !

— Nous y entrerons, vous dis-je. Suivez-moi, seulement : votre nom, votre prénom, me mettront à couvert de tout ; et moi, je sais le moyen de pénétrer jusqu'au tribunal.

— Vous !

— Oui, je ris-que ma vie, mais qu'est ce que cela me fait ? c'est pour lui !

— Partons, alors ?

— Vous ne craignez pas ? vous êtes résolu ?

Amaranthe eut un instant d'hésitation : elle allait franchir un pas bien grave, se compromettre, non plus seulement aux yeux de son mari, mais aux yeux de tous. Elle allait se perdre et perdre ceux qui lui étaient si chers avec elle.

Le souvenir du serment qu'elle avait prononcé revint à son imagination ; elle devait être pour Armand tout ce qu'une mère, une sœur, une femme auraient été, dans les grandes comme dans les petites circonstances.

— Que la volonté de Dieu soit faite, murmura-t-elle, et partons !

(A SUIVRE)

Commencé le 10 Mars 1887 — (No 376).

Toute personne qui s'abonne maintenant à ce journal reçoit, gratuitement, le commencement de ce feuilleton.

VARIÉTÉS

Réflexion de M. Prud'homme.

— Avez-vous remarqué la jalousie des chemins de fer ?... Quand deux trains se rencontrent, ils sont toujours de la même compagnie !

* * *

Un pari original.

Deux Allemands, n'étant pas tombés d'accord sur la soupe préférée de l'empereur Guillaume, ont fait un pari de mille dollars.

Aucun des parieurs n'ayant eu gain de cause, la somme déposée fut généreusement consacrée à des bouillons pour les pauvres.

* * *

La redde se passe à Washington.

Le valet de chambre d'un représentant yankee vient ouvrir à un visiteur.

— Votre maître est-il ici ? demanda ce dernier.

— Non, monsieur.

— Tant mieux pour lui, car le feu est dans la maison.

Deux secondes après, le représentant apparaît effaré.

— Rassurez-vous, lui dit alors le visiteur, c'est une fausse alerte... Je suis reporter et j'avais l'ordre de vous voir par n'importe quel moyen !

* * *

Guibollard s'est fait photographe la semaine dernière.

Hier, on lui a apporté ses portraits.

— Combien vous dois-je ? dit-il au photographe.

— Vingt francs.

— C'est bien. Voilà quinze francs.

— Mais c'est vingt francs !

— Je sais bien, mais vous dites sur vos cartes que vous faites des réductions.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous :

1. — Le Roi des Voleurs, Le Trésor de Strongsey, Les Héritiers du Poignard ; et plus de cinquante historiettes, etc.
2. — Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, etc.
3. — Le Duo de Kando ; L'Amour à l'Épée : Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat, etc.
4. — Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.
5. — Une Vengeance de Peau-Rouge ; La Demoiselle du Cinquième ; Le Crime d'un autre ; etc.
6. — La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat.
7. — Les Meurtriers de l'Héritière ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants :

Exili l'Émempoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Drames de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. o. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & C^{ie}, EDITEURS,

Boîte 1986

475 Rue Urag, Montréal.